

# Dib et Djaout : le métier à tisser en deux temps

## De la manipulation de l'imaginaire populaire hier et aujourd'hui

Christiane Ndiaye

Numéro 6, 2013

L'Algérie malgré tout

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1089263ar>

DOI : <https://doi.org/10.21083/nrsc.v0i6.2867>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

University of Guelph, School of Languages and Literatures

ISSN

2292-2261 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ndiaye, C. (2013). Dib et Djaout : le métier à tisser en deux temps : de la manipulation de l'imaginaire populaire hier et aujourd'hui. *Nouvelle Revue Synergies Canada*, (6), 1–13. <https://doi.org/10.21083/nrsc.v0i6.2867>

Résumé de l'article

A plus de trente ans d'intervalle, *Le Métier à tisser* de Mohammed Dib et *Les Vigiles* de Tahar Djaout se construisent tous deux autour de la figure du métier à tisser, instrument de travail d'un peuple qui n'en finit pas d'être dépossédé. Si, chez Dib, l'espoir subsiste que le peuple se mettra en marche pour faire en sorte que « ça changera » (164), chez Djaout la désillusion prend des accents dramatiques. La « rénovation » du métier à tisser, du pays, ne servira finalement que les intérêts des Vigiles qui s'évertuent à « défendre le pays contre son propre peuple » (1991 : 111). La grande famille unie de la nouvelle cité dictera à chacun son comportement, sa vie et sa mort, si celle-ci peut lui servir. De la lecture croisée de ces deux romans se dégage ainsi une mise en garde contre l'imaginaire du « malgré tout » dont se sert le pouvoir pour manipuler le peuple.

© Christiane Ndiaye, 2013



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

**Dib et Djaout : le métier à tisser en deux temps**  
**De la manipulation de l'imaginaire populaire hier et aujourd'hui**

**Christiane Ndiaye**  
Université de Montréal  
Canada

Nous partons du postulat que l'imaginaire ou le discours du «malgré tout» qui nous intéresse dans cette réflexion est rarement le fait de ceux qui mènent la belle vie, les privilégiés de la société, mais émane plutôt de cette majorité des citoyens qu'on nomme communément «le peuple» ou «la masse populaire», toujours en quête d'une vie meilleure mais qui récolte plus souvent des déceptions que des rêves devenus réalité. L'on sait également que de telles dénominations, «le pays», «le peuple», «la masse» relèvent d'une rhétorique qui peut laisser entendre qu'il s'agit d'un corps social homogène alors que tout peuple est inévitablement hétérogène, que tout pays rassemble une multiplicité d'individus et de regroupements dont les ambitions et les attentes face à la vie ne sont pas les mêmes. Parmi tous les «simples citoyens», paysans, ouvriers, petits fonctionnaires, marchands, petits commerçants, hommes et femmes, jeunes et vieux, etc., chacun a sa manière d'espérer et de désespérer et de questionner ou non son attachement à la «mère patrie». En même temps, il nous a semblé que cet imaginaire d'un peuple persévérant « malgré tout » ne date pas d'hier et qu'il pourrait être instructif de l'examiner en se plaçant dans l'optique d'un sociogramme qui prendrait différentes modulations au fil des ans<sup>1</sup>.

Comme les rêveurs autant que les désenchantés sont nombreux dans la littérature algérienne, nous nous proposons de réfléchir à la question à partir de deux romans où la mise en scène de cette Algérie du peuple se construit autour de la figure du métier à tisser, soit : *Le métier à tisser* de Mohammed Dib, paru en 1957 et qui est le troisième de cette trilogie écrite à l'époque de la guerre d'Algérie (*La grande maison*, 1952, *L'incendie*, 1954) et, de la décennie des années 1990 qui nous préoccupe plus particulièrement ici, le dernier des romans de Tahar Djaout publiés de son vivant, *Les Vigiles*, paru en 1991. Dans les deux textes, la figure du métier à tisser, cet instrument de travail venu de la nuit des temps, donne à lire différents aspects d'un imaginaire social du peuple qui hésite entre la résignation à une vie misérable, le départ vers des pâturages plus verts loin de la marâtre, et la lutte envers et contre tout pour un avenir meilleur. Il nous a semblé qu'une lecture croisée de ces deux romans pourrait contribuer à dégager certains enjeux de ce « malgré tout » qui ressemble un peu à un pari lancé comme un défi face à une vie qui ne promet rien et une démagogie politique qui promet tout.

Le roman de Dib est situé à l'époque de la seconde Guerre mondiale et se déroule presque entièrement dans un atelier de tissage de Tlemcen où le personnage principal, Omar, un garçon de 15 ans, a pu trouver du travail pour subvenir aux besoins de sa famille. Cependant, ce qui se tisse surtout dans cet atelier, c'est la parole. L'atelier est un microcosme où circule tout ce qui se dit, à l'époque, sur la situation de l'Algérie et sans doute bien des choses qui ne se disent pas et d'autres qu'on ose à peine imaginer. L'apprenti, Omar, qui a dû quitter l'école pour aider sa famille, y apprend «la vraie vie», en quelque sorte, qui, pour lui, consiste alors d'abord à être battu souvent et finalement renvoyé de l'atelier.

Le roman de Djaout se déroule quelque 30 années après la guerre d'Algérie, autour des années 1986 ou 1990, et présente une double intrigue. Nous rencontrons, d'une part, Mahfoudh Lemdjad, un jeune professeur de physique de 34 ans qui est l'inventeur d'un métier à tisser modernisé. Lemdjad habite un minuscule studio dans un quartier bruyant et insalubre de la

capitale et il se considère particulièrement chanceux lorsque le riche propriétaire d'un appartement spacieux accepte de le lui prêter le temps qu'il puisse terminer le travail de conception et de fabrication d'une maquette de son métier à tisser amélioré. Ce logement se trouve à Sidi-Mebrouk, un village proche de la capitale transformé en banlieue aisée par la croissance urbaine. Mahfoudh y travaille fébrilement, jour et nuit, pour mettre au point son invention et se présente ensuite fièrement à la mairie de la municipalité pour la faire breveter, souhaitant secrètement que la «petite machine» lui vaille quelque admiration. Le personnage se trouve alors entraîné dans une histoire kafkaïenne qui commence par le refus de la mairie de considérer sa demande de brevet sous prétexte que (selon l'appariteur qui le reçoit, un certain Skander Brik) «dans notre sainte religion les mots *création* et *invention* sont parfois condamnés parce que perçus comme une hérésie, une remise en cause de ce qui est déjà, c'est-à-dire de la foi et de l'ordre ambiants. Notre religion récuse les créateurs pour leur ambition et leur manque d'humilité [...]» (Djaout, 1991 : 41-42). Cependant, Mahfoudh n'est pas de ceux qui baissent les bras facilement. Après une nuit de réflexion, il décide de persévérer :

Sa machine, il la brevettera! Il ira même, comme il l'avait projeté, à cette Foire aux inventions qui doit se tenir dans deux mois à Heidelberg. Il se sent soudain gonflé à bloc, prêt au combat qu'on lui impose : aucune loi ne prescrit la lapidation des rénovateurs du métier à tisser! (Djaout, 1991 : 57)

Or, les autorités ont d'autres moyens de mâter les «perturbateurs» (Djaout, 1991 : 49).

En effet, lorsque Lemdjad se rend à la capitale pour obtenir son passeport, les procédures se compliquent tant que le jeune homme comprend que l'administration est chargée de faire obstacle à son projet. Il persiste, malgré tout, et finit par avoir gain de cause à temps pour se rendre à Heidelberg où son invention obtiendra même un prix prestigieux. L'histoire de Lemdjad se transforme alors en conte de fée : de retour au pays il est accueilli et honoré en héros national, ce qui lui vaut, en plus, d'être inscrit sur une liste qui doit lui permettre de trouver sous peu un meilleur logement.

Pourtant, le roman de Djaout ne se lit pas comme une rêverie utopique qui voudrait faire croire que tout est possible, «malgré tout», pour celui qui sait persévérer. Au contraire : le dénouement du récit est tragique, puisque l'histoire de Lemdjad est enchâssée dans celle de Menouar Ziada, un ancien combattant présenté comme un vieillard insomniaque au début du roman. Il fait partie d'un groupe de personnages de la même génération, ces valeureux combattants dont la nouvelle patrie a reconnu les loyaux services en leur attribuant des propriétés de luxe et des postes administratifs de choix. Se prenant pour les gardiens de la révolution, ces «vigiles» autoproclamés traquent de manière obsessionnelle tous ceux qu'ils soupçonnent d'activités contre-révolutionnaires. Ce sont donc eux qui sont à l'origine des déboires de Lemdjad mais ils se retrouveront dans le collimateur des autorités plus haut placées lorsque le gouvernement décidera de faire de Lemdjad un héros national. Ils décident alors de se disculper en désignant un bouc émissaire qui portera le blâme de cette bétise et ce sera Menouar Ziada qui aura cet «honneur» (comme du temps de la révolution) de pouvoir à nouveau se sacrifier pour le bien de la nation... sous prétexte que c'est lui qui avait, le premier, suscité des soupçons à l'égard de l'inventeur en rapportant aux autres que la lumière restait allumée toute la nuit dans ce logement resté longtemps vacant. Il confie en effet à un ami qu'il pense que

l'endroit est occupé par de dangereux intrigants depuis maintenant une bonne semaine! La lumière y reste allumée presque toute la nuit et, au matin, tout rentre dans le silence et le secret. J'ai fait le guet des heures entières pour découvrir les inquiétants locataires. La maison est sans doute investie par des professionnels de la subversion qui savent dissimuler non seulement leurs plans mais aussi leur personne. (Djaout, 1991 : 24)

Mais alors qu'il s'était contenté de guetter et de laisser courir son imagination, les autres «vigiles» passent à l'acte pour mettre fin aux activités de cet «ennemi pernicieux» (Djaout, 1991 : 50). Suite à la scène de la réhabilitation de Lemjdad, le roman se termine donc sur celle du suicide commandité de Ziada qui est censé laver l'honneur des anciens combattants qui tentent ainsi de sauvegarder leur statut de privilégiés. La fonction dans le roman de ce métier à tisser rénové est ainsi nettement problématisée, puisque le lecteur se trouve face à la question de savoir à quoi ou à qui il sert, véritablement, en fin de compte.

### **Dib, l'atelier des tisserands : langages et espoirs du peuple**

C'est en cherchant à répondre à cette question que nous avons formulé l'hypothèse que, même si la dimension symbolique de ce métier à tisser se construit différemment dans les deux romans, ce sont les mêmes enjeux du «malgré tout» qui s'inscrivent ainsi dans les deux textes<sup>2</sup>. Dans le roman de Dib, il ne fait pas de doute que le métier à tisser, en tant qu'instrument de travail, est transformé en une métonymie du peuple industriel dont le travail manuel est susceptible de produire des objets de valeur et donc de grandes richesses. C'est ce qui se dégage sans équivoque de la description du travail des tisserands présentée dès le début du roman :

À cette époque peut-être plus qu'à aucune autre, les familles ne se comptaient pas qui s'adonnaient tout entières au tissage, les hommes suspendus à leurs métiers archaïques, les femmes cardant ou filant la laine. [...] Le spectacle le plus réconfortant était donné toutefois par les ateliers. Il n'y avait pas si longtemps encore qu'ils s'activaient avec indolence. Qui ne s'en souvenait ? [...] Or, les premières sirènes n'eurent pas tôt fait de hurler la guerre, qu'une fièvre éperdue les avait empoignés. Et, depuis lors, pas de quartier, nul endroit, jusqu'aux faubourgs, qui ne vibrât de l'ardeur diligente des tisseurs. De toutes parts, le battement assourdi des peignes accueillait le passant, quand ce n'était pas le furieux claquement des navettes. Les métiers avalaient les filés insatiablement, à suffisance d'ensoupleau. Aucune quantité n'apaisait leur fringale effrénée de cette opulente pâture, la laine!...  
La vieille ville des artisans, ayant fait le sacrifice de son vétuste sommeil, se muait quasiment en cité industrielle. D'eux-mêmes, les tisserands avaient répudié leur antique intransigeance dès que s'était déchaînée cette flambée. Quelle qu'elle fût, toute laine était arrachée des mains des vendeuses. Une subite prolifération de manufactures et d'ateliers se déclarait, pendant que sans arrêt, des tapis, des couvertures portaient pour la France. (Dib, 1974 : 16-17)

L'on note cependant le ton ironique et amer de ce passage qui souligne que le spectacle n'est en fait «réconfortant» que pour le colonisateur puisque le produit de cette «ardeur diligente des tisseurs» est aussitôt expédié en France. La mise en scène de cet usage industriel du métier à tisser sert donc d'abord et avant tout à stigmatiser le système colonial qui a dépossédé le peuple algérien aussi bien de ses terres que du produit de son travail, situation aggravée encore par «l'effort de guerre» que les colonisés doivent fournir. En même temps, alors qu'il ne fait pas de doute que le roman dénonce ainsi ce détournement d'un travail épuisant qui ne sert plus les intérêts des tisserands (comme les fellahs qui cultivent la terre, ils ne reçoivent qu'un salaire de misère qui leur permet à peine de survivre), le battement des peignes et le claquement des navettes est accompagné, tout au long du récit, de l'incessant bavardage des tisserands qui tentent de trouver un sens à cette existence ingrate. Le texte devient ainsi lui-même une trame colorée faite de ces langages souvent contrastés que tient le peuple lui-même face à une situation qui semble sans issue<sup>3</sup>. Et le lecteur, tout comme le jeune Omar, se trouve à devoir démêler cet écheveau de discours parfois très embrouillé pour tenter de savoir comment, contre qui ou contre quoi il faudra se dresser pour garder espoir et échapper à l'abrutissement total... et l'on reconnaît sans difficulté ici l'écho de l'idéologie marxiste<sup>4</sup>.

Nous rencontrons donc d'une part Ghouti Lamine qui incarne le discours des croyants qui recommande simplement de suivre le droit chemin tracé par l'enseignement religieux. Il ne se prive pas d'intervenir avec autorité dans les débats des tisserands.

Vous êtes devenus trop forts pour croire en Dieu, mais est-ce qu'on peut avoir foi en vous après avoir entendu vos élucubrations, après avoir observé votre conduite ? On ne doit même pas vous en vouloir. Car je pense que vous ne parlez jamais sérieusement.

Ghouti Lamine soupira sur ces mots.

Il serra fortement les lèvres, réfléchit. Puis, il ferma les paupières.

Je ne sais pas quelle idée folle s'empare des gens. On s'écoute trop, on cherche, on cherche toujours plus dans la nuit où on erre. Et c'est sûrement ainsi que le péché prend corps. [...] Lorsqu'il se fut installé à son métier, un moment après, à petits mots rapides, Ghouti Lamine dit en agitant les mains :

– Ton dû, tu le recevras. Comprends-moi bien : tu travailleras comme un bœuf, tu seras intelligent et adroit comme pas un, et ton dû t'échoira. Sois un tricheur, un voleur, un homme plein de ruse, et tu n'auras que ton dû. [...] Et avec un accent étrange, comme s'il ordonnait et, en même temps, suppliait qu'on le crût, il continua :

– Les hommes ne veulent pas d'une existence probe qui coule limpide sous les regards satisfaits du Tout-Puissant. Pourtant, je l'affirme, éveiller en eux le désir de vivre autrement, c'est embrouiller leur âme ! (Dib, 1974 : 155-157)

Il ne s'agit cependant pas d'un discours qui prêche la résignation mais bien la piété : lorsque l'homme sera meilleur, Dieu le récompensera<sup>5</sup>.

Une intonation de souffrance s'était glissée dans sa voix et, bien qu'il ne l'eût pas fait de bon cœur, on le sentait néanmoins prêt à pardonner aux hommes.

Il reprit tout bas :

– Que veulent-ils ?... [les mendiants qui envahissent la ville]

Hamza le regarda à la dérobée, les sourcils en avant.

– Qu'on leur donne à manger à leur faim, qu'on les traite un peu mieux que des bêtes.

Ghouti Lamine se leva.

Sans un mot, il s'éloigna du groupe, alla s'asseoir tout seul dans un coin.

Cependant, de sa place il demanda :

– Pourquoi est-ce que vous vous plaignez toujours si vous-mêmes ne faites rien pour que votre vie soit différente, ne respectez pas l'homme en vous ? On peut se plaindre aussi de vous.

– Juste! fit Hamza.

– Alors, pourquoi ne fais-tu rien ?

– S'il ne s'agit que de moi, frère, je suis prêt à entreprendre tout ce qu'on veut.

Hamza ouvrit tout grands les bras.

– Mais que puis-je seul ?

– On tente.

Hamza secoua la tête pour dire non.

– Aucun de nous n'est capable tout seul de changer ce qui est... (Dib, 1974 : 155-156)

Lamine ne manque donc pas d'interlocuteurs pour questionner cette «philosophie de la conduite vertueuse» et son plus farouche adversaire sera le personnage d'Hamdouche qu'il ne manque pas de traiter d'impie.

Hamdouche, surnommé le rouquin, est la figure de l'impatience d'agir mais aussi des dangers que représente, pour la collectivité, ce que chacun peut «tenter» pour s'en sortir seul et qui, dans le cas de Hamdouche, prendra simplement la forme d'un défoulement anarchique et méchant qui n'atteint que ses propres camarades de travail. En effet, le personnage est présenté comme un individu bouillonnant de rage refoulée qui se transforme en violence

verbale et physique qu'il ne cherche ni à maîtriser ni à canaliser et dont il se justifie cyniquement en affirmant que c'est là la véritable nature des Algériens.

– Tu parles fréquemment de nous, dit le rouquin à Ocacha sur un ton qu'il jugeait sûrement embarrassant. Sais-tu au moins ce que nous valons ? Sais-tu de quoi nous sommes capables, et quels méfaits nous pourrions commettre?...

Il souligna ces derniers mots d'un regard cauteleux ; les tisserands écoutaient.

– Nous sommes comme tout le monde, nous en valons bien d'autres, répondit Ocacha.

Puis, après réflexion, il ajouta :

– Ni pires, ni meilleurs... Seulement un peu plus malheureux.

– Tu mens! Chacun de nous cache un monstre en lui! Nous avons l'air d'être comme tout le monde. Mais nous ne le sommes pas. Et nous refusons, tous, d'en convenir. Nous parlons, vivons, travaillons en baissant la tête, mais nous n'attendons que l'occasion de montrer le mal que nous pouvons faire.

Une âpreté qui n'augurait rien de bon faisait trembler la voix de Hamedouche.

– Nous sommes capables de... Dieu sait quoi!

– Il n'y aurait, selon toi, que des gens dangereux, chez nous, des gens bons à enchaîner.

– Pour ça, c'est sûr!

Ocacha eut un rire bref.

– Ça changera, dit-il.

– Il n'y a que toi et quelques lunatiques de ton espèce pour le croire ! Depuis le temps qu'on vous l'entend répéter, non! plus personne ne se laisse prendre. (Dib, 1974 : 163-164)

Cependant, habitués à ce discours désabusé, farouche, les tisserands ne tentent plus de raisonner Hamdouche. Il n'y a que le jeune Omar qui intervient un jour pour tenter de lui faire admettre que cette personne «dangereuse» qu'il veut incarner pourrait entreprendre des actions utiles. Ainsi, lorsque Hamdouche affirme, par provocation « – Il faut tout simplifier, il faut supprimer toutes les différences qui existent entre les hommes. Et ceux qui s'y opposent, il faut les écraser!» (Dib, 1974 : 169), Omar réplique :

– C'est bien, Hamedouche, tu en tueras un, et même plusieurs. Et après... qu'est-ce que tu feras ?

– Ce n'est pas maintenant qu'on doit penser à ce qui se passera après! Comment ne comprends-tu pas ça? On y pensera *après*. Il faut d'abord agir!

Les lèvres du rouquin se gonflèrent, ses narines s'élargirent. Et subitement sa voix explosa, ardente et basse.

– Nous devons être terribles! Terribles non seulement par notre aspect, mais par notre caractère. Vaincus ou vainqueurs, peu importe, pourvu que nous soyons terribles...

Son visage avait pris une couleur blême. Mais il continua, plus calme :

– Assez de vivre comme nous avons vécu !

Omar ne pouvait détacher ses regards de son compagnon, ni juguler l'émotion qui s'était emparée de lui. Omar prit la main du tisserand, la secoua.

– Toi aussi, tu es l'homme d'un rêve!

Hamdouche était tellement agité qu'il n'avait pas entendu ses paroles. Omar le quitta vite.

Alors, à travers l'obscurité, lui parvint la voix du rouquin, rogue et, à la fois, étrangement moqueuse.

– Il n'y a que l'action qui paye ! (Dib, 1974 : 171-72)

Cette stratégie sera toutefois ostensiblement discréditée dans le roman, puisque ce discours qui recommande d'agir avant de penser est tenu par ce personnage déséquilibré dont la folie meurtrière prend finalement pour cible le jeune apprenti, sans raison apparente, provoquant ainsi une bagarre qui se solde par le renvoi d'Omar.

Le roman se termine néanmoins sur une note d'espoir qui illustre que cette expulsion de l'atelier de tissage est en fait présentée comme une nécessité et la voie de l'avenir pour le jeune Omar et le pays à construire qu'il représente. Tout au long du roman, le garçon fréquente tour à tour l'un ou l'autre des tisserands comme autant de pères ou de mentors dont il doit apprendre à faire la part des choses, à penser avant d'agir. L'atelier ne sera qu'un lieu de passage et d'apprentissage où Omar entre jeune et sort mûri mais dont il *doit* sortir jeune aussi pour éviter d'être victime d'un travail abrutissant et aliénant, sort peu enviable des travailleurs dramatisé par le personnage de Hamdouche, en particulier, mais aussi tous les tisserands qui se résignent à ce métier qui leur permet à peine de subsister. C'est donc en quelque sorte fortuitement qu'Omar découvre qu'il y a toujours lieu d'espérer «malgré tout» et que le lieu du déclenchement de l'action sera la campagne et non pas la ville, c'est-à-dire cette terre dont le peuple a été dépossédé et dont, tôt ou tard, il reprendra possession.

Autrement dit, la fin du roman correspond à ce discours aux accents fortement marxistes tenu tout au long par Hamza et surtout Ocacha qui rappellent à plusieurs reprises cet impératif de solidarité et de fraternité et qui affirment avec conviction que c'est ce peuple des travailleurs de la terre qui se lèvera pour changer les choses. Ainsi, lorsqu'un fellah en fuite tente de se cacher dans l'atelier mais se fait aussitôt arrêter par la police et que Hamdouche tente de justifier l'inaction des tisserands en déclarant : «Nous ne voulons pas d'ennuis, à cause d'un fellah surtout... Qu'est-il pour nous ?» (Dib, 1974 : 93), Hamza lui réplique : «Ces hommes déferont et referont notre pays [...]».

Le rouquin s'esclaffa.

– Et nous, que ferons-nous ?

– Le pays fermente, continua Hamza, imperturbable. Et le pays, c'est eux. Ils se sont mis en marche... et c'est le pays qui marche.

– Ils sont partie de nous-mêmes, murmura Ocacha. (Dib, 1974 : 93-94)

C'est d'ailleurs Ocacha, le premier, qui quittera l'atelier pour rejoindre le peuple en marche, en expliquant à Omar, avant de partir :

– Le peuple, c'est le royaume de Dieu... c'est la saine respiration du monde. Personne n'a enseigné le peuple, et pourtant il porte la vérité en lui; cette vérité, il la sème à pleines mains, avec prodigalité...

Ocacha lança de côté un clin d'œil à Omar, comme pour lui faire part d'un secret.

– Il y a longtemps, petit, je suis partie sur les routes... Et j'ai vu le peuple, je l'ai connu. [...] En ville, tout est froid, mauvais, le marchand est roi. Malheur à qui voudra s'y dresser contre la gent mercantile! C'est le monde sans espoir. (Dib, 1974 : 147-48)

C'est donc dans ce lieu de la «saine respiration du monde» que le texte va transporter Omar, une fois guéri de ses blessures, pour prendre un petit bain de rivière dont il sortira frais et dispos pour se mettre en marche vers l'avenir.

Le lendemain, il avait eu soudain le désir d'aller se baigner dans la petite rivière de Saf-Saf. Depuis combien de temps n'y avait-il pas été déjà ? Deux ans, peut-être! Ah! il retrouvait la campagne avec plaisir. Novembre brûlait ses cierges tout en haut du ciel. Dans l'immense flamboiement de l'après-midi, les terres couchées à perte de vue vibraient doucement, légères comme si elles s'apprêtaient à se dissoudre en fumée. À cet endroit, la rivière s'élargissait, coulait paresseusement à l'ombre de gros térébinthes, entre des touffes d'herbes sauvages. Une vaste quiétude emplissait l'espace sillonné de bruits lointains qui faisaient tinter l'air. [...] Subitement, la vibration têtue qui creusait l'air depuis un moment crût. Elle devint un bruit qui prit possession de toute la campagne. Cela semblait provenir du fond de la terre; un instant

après, c'était l'horizon qui était ébranlé. Debout dans l'eau, Omar tendait l'oreille. Au bout de quelques secondes, il sortit de la rivière.

Juste, un camion chargé de militaires stoppait sur la route, non loin de la rive. Un des soldats en sauta et s'approcha. L'homme, grand, un peu filiforme et étroit d'épaules, était tout jeune encore. Il regardait Omar avec des yeux d'un bleu tendre qui souriaient. Il y avait une franchise enfantine dans son expression qui attirait spontanément la sympathie. (Dib, 1974 : 201-202)

L'histoire se termine ainsi fort *fraternellement* avec ces sympathiques soldats américains qui saluent le garçon et lui offrent du chocolat avant de reprendre la route, mise en scène manifestement romanesque du débarquement des alliés (ce qui situe le récit en 1942-43) qui marque le début de la fin de la guerre et aussi de la colonisation. Le roman donne ainsi raison à Ocacha qui, face au cynisme de Hamdouche lui demandant : «Et comment ça changera, s'il te plaît?», répond sereinement, «Nul ne peut savoir comment les choses se passeront exactement» (Dib, 1974 : 164). Cette dernière scène du roman de Dib veut donc manifestement souligner que tous les hommes ne sont pas des monstres et qu'il y a toujours lieu de garder espoir, de lutter, de se mettre en marche pour contribuer à l'édification d'un pays, un monde meilleur.

### **Djaout, le métier à tisser rénové : renouer avec le passé**

À première vue, c'est aussi le sens qui se dégage des mésaventures de Lemdjad, chez Djaout, puisque l'esprit d'invention du héros aura raison des «rapaces» qui l'entourent. Même si, au début, il a le sentiment de plonger «dans l'eau marécageuse de Sidi-Mebrouk avec ses squales au contact horrifiant. Il se sent réellement au fond, plongeur solitaire dans une ville où il ne connaît personne, [...]» (Djaout, 1991 : 57), suite à la reconnaissance officielle de son métier à tissé rénové, il sort de cette épreuve réconcilié avec la municipalité, sinon avec le pays.

L'on note en effet que pour Lemdjad, ce projet de créer un métier à tisser modernisé est l'expression du désir de renouer avec un passé dont il garde un souvenir heureux et qu'il cherche ainsi à ressusciter dans le présent qui, pour la plupart des citoyens, ressemble plutôt à une «succursale du purgatoire» (Djaout, 1991 : 204) comme le dira Menouar plus tard. Comme chez Dib, cette fonction symbolique du métier à tisser est explicitée dès le début du roman, mais de manière plus poétique qu'idéologique, si l'on peut dire, du moins dans un premier temps. Si, dans le roman de 1957, le métier à tisser est d'abord un instrument de travail qui a perdu sa fonction première et ne sert plus les intérêts de ceux qui l'activent, chez Djaout, il est avant tout un instrument de *création* qui se lira, en premier lieu, comme la métonymie de cette créativité caractéristique d'un peuple résilient qui y trouve du bonheur et qui saura toujours renaître de ses cendres.

Nous apprenons ainsi que ce désir d'invention est né, chez Lemdjad, lors de ses vacances au village auprès de sa grand-mère et de ses petits camarades campagnards, de sorte que son travail sur «la petite machine» s'accompagne de souvenirs qui le ramènent à son enfance.

Il rectifie un schéma, modifie un système d'équation. La machine, à vrai dire, relève beaucoup plus du simple dessin que d'une recherche théorique. L'essentiel est de trouver le modèle le plus esthétique, le moins encombrant et le plus opérationnel. [...] Mais Lemdjad prend plaisir à faire durer son travail, à peaufiner son dessin, à vérifier et revérifier ses formules. Il vit depuis plus d'une semaine dans une exaltation permanente. Du matin jusqu'au soir, chaque pensée, chaque effort, chaque trouvaille sont pour la machine en train de naître. Il fait corps avec cette machine qui n'en est pas une, avec cette invention qui ne le consacrerait pas inventeur car elle ne fait que perpétuer une pratique immémoriale qui ne lui est pas vraiment familière mais qui l'avait séduit, voire fasciné, dès la première fois où il l'avait observée, adolescent, à l'occasion de vacances de printemps passées auprès de sa grand-mère.

Celle-ci était une maîtresse femme qui ne passait pas inaperçue au village; elle avait été la première personne de son sexe à posséder un porte-monnaie à une époque où la gent féminine enfouissait ses deniers dans un mouchoir aux multiples nœuds. Elle avait aussi été la première femme à arborer une montre à son poignet, une montre d'homme au bracelet en cuir noir. (Djaout, 1991 : 32-33)

Le personnage de la grand-mère incarne donc déjà cette possibilité de concilier les pratiques dites traditionnelles et «le progrès» aussi bien que les attributs du masculin et du féminin. Elle n'a rien d'une paysanne inculte : c'est une artiste.

Quand la grand-mère s'asseyait derrière son métier à tisser, elle devenait une femme vraiment hors du commun. L'enfant qu'était Mahfoudh Lemdjad suivait, obnubilé, les mouvements des longues barres en bois qui se levaient et s'abaissaient tandis que le tapis s'allongeait et que des figures géométriques naissaient comme par enchantement. (Djaout, 1991 : 34)

Et ce sont ces gestes enchanteurs que Lemdjad se propose de faire renaître lorsqu'il s'aperçoit plus tard que le métier à tisser a disparu du village<sup>6</sup>.

De retour au village une quinzaine d'années plus tard, Lemdjad avait appris que le métier à tisser y avait à jamais disparu. Aucune maison n'en possédait plus ni de meule à grains. Le dernier détenteur de ces instruments d'un autre âge, un paysan un peu simple du nom d'Ali Blil s'étant remarié après la mort de sa femme, la nouvelle épouse, qui se donnait des allures et des caprices de citadine, avait fait table rase de ce qu'elle considérait comme des vieilleries honteuses et compromettantes. C'est ainsi qu'avaient fini au dépotoir, en même temps que le métier à tisser, la vaisselle de terre cuite, les couverts en bois de frêne, un vieux pilon patiné et un coffre bancal plus que centenaire.

Mahfoudh s'était promis de ressusciter, en l'allégeant, l'agrémentant et le simplifiant, l'instrument qui restait pour lui l'évocation impérissable du visage et des gestes enchanteurs de sa grand-mère. (Djaout, 1991 : 34)

Le texte souligne cependant que cette vocation d'inventeur ne date pas de ce retour au village mais bien de son enfance au moment où il découvre à la fois les livres et l'inventivité des villageois, ce qui laisse entendre d'une autre manière que les pratiques culturelles anciennes et nouvelles ne s'excluent pas :

Un jour, les enfants y découvrent à moitié ensevelie sous du plâtras, une trottinette déglinguée. [...] Ils restent un moment silencieux, puis Khaled proposa :

– Il faut la réparer.

– Ou en fabriquer une autre semblable, enchaîna Aliouate aussitôt, comme si l'idée avait déjà mûri dans sa tête durant le trajet du transport de la machine sinistrée.

Le silence retomba, lourd et lisse comme un couperet. Mahfoudh sentit flotter et s'entrechoquer dans sa tête des idées et des objets saugrenus. Depuis la découverte des livres et surtout depuis qu'il avait vu Aliouate et Khaled manipuler des pièges, des frondes et autres engins (il avait aussi regardé la grand-mère tisser des motifs enchanteurs et décorer les poteries), la fièvre de fabriquer des choses lui rongeaient la tête et les mains. (Djaout, 1991 : 92)

Et c'est ainsi que des années plus tard, après avoir bravé les «squales», il devient héros national.

Cependant, lors de la fête donnée en l'honneur de Lemdjad par la mairie de Sidi-Mebrouk, l'on note déjà quelques divergences entre le discours de reconnaissance officiel de ce «patrimoine national» génialement rénové et les motivations exprimées par l'inventeur lui-même lorsqu'on

lui demande d'adresser quelques mots aux invités. Naturellement, le maire emploie une rhétorique hyperbolique pour mieux faire oublier la bévue initiale de Sidi-Mebrouk :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Nous sommes rassemblés ce soir comme les membres d'une famille unie afin de célébrer une victoire précieuse ajoutée au palmarès chaque jour plus long des victoires nationales. Il ne s'agit aujourd'hui ni de politique ni de football : c'est dire la multiplicité des domaines où brille notre bonne étoile. Il y a parmi les invités de ce soir un homme encore jeune mais qui, par son savoir, son intelligence, un travail tenace en dépit des embûches dressées par certains égoïstes qui ne se sont jamais préoccupés du prestige de la nation, un homme, dis-je, qui a appelé la gloire sur notre ville pour l'avoir choisie comme berceau d'une invention qui nous honore et nous grandit. [... Nous] saluons à travers lui la jeunesse saine et utile qui passe son temps non à se mêler de ce qui ne la regarde pas, non à critiquer telle décision ou telle action du gouvernement comme c'est devenu la mode de nos jours, mais à essayer d'enrichir ses semblables par le fruit de son génie. (Djaout, 1991 : 191-92)

Or nous savons déjà que ce n'est pas l'espoir de s'enrichir lui-même ni d'enrichir «ses semblables» qui motive Lemdjad, comme il le soulignera de façon diplomatique dans son propre discours, tout en laissant entendre qu'il ne garde pas rancune à ceux qui ont dressé des embûches sur son parcours (Djaout, 1991 : 192), et qu'il veut bien faire partie de cette «famille unie».

Je voudrais avant tout remercier cette localité où j'ai atterri par hasard et où j'ai connu des joies et des inquiétudes, des nuits blanches et des matins euphoriques. Mais je me suis, en dépit de tout, attaché à cette ville. Et voici qu'à son tour cette ville m'adopte. Quant à ma modeste machine qui reçoit ce soir des hommages un peu démesurés, je rappellerai seulement tout ce qu'elle doit aux autres, en particulier aux femmes qui sont absentes de nos célébrations, mais qui se sont attelés des siècles durant à des travaux éprouvants pour tisser brin à brin notre bien-être, notre mémoire et nos symboles pérennes. À travers un métier où elles se sont usé les yeux et les mains et que je réinvente aujourd'hui qu'il a presque disparu, je leur exprime toute ma reconnaissance et je leur restitue une part infime des multiples choses qu'elles nous ont données. (Djaout, 1991 : 194)<sup>7</sup>

Il n'y pas de doute, aux yeux du lecteur, que ce langage, contrairement à celui du maire, est sincère car Lemdjad ne correspond pas en fait à ce profil de «la jeunesse saine et utile» qui s'abstient de critiquer le gouvernement<sup>8</sup>. Comme l'ont déjà révélé ses discussions avec son frère et avec ses amis dans les bars (entre autres), il fait plutôt partie de ceux qui cherchent à faire évoluer les mœurs et les mentalités et à obtenir de la reconnaissance pour tous ces anonymes qui triment dans l'ombre, notamment les femmes, comme il l'affirme publiquement à cette occasion, tous ces «simples citoyens» dont il fait partie jusque-là et dont la «glorieuse révolution» n'a pas changé, réellement, les conditions de vie.

Nous savons aussi que son attachement pour cette «nouvelle cité» est sincère, puisque le roman en fait état à plusieurs reprises comme lors de son retour à Sidi-Mebrouk pour préparer le voyage en Allemagne, lorsqu'il obtient finalement son passeport.

D'avoir travaillé là des jours durant dans l'enthousiasme et la douleur, d'avoir écouté bruire et senti embaumer les arbres à la nuit tombée, d'avoir été pénétré par le chant des oiseaux à l'aube, Mahfoudh s'aperçoit que, sans qu'il le sache ou simplement le soupçonne, des liens profonds, peut-être indissolubles, se sont tissés entre ce lieu et lui. Sidi-Mebrouk fera-t-il désormais partie des paysages chers à sa mémoire, à côté de la vieille casbah de la capitale, de l'esplanade devant la mer avec son jet d'eau et ses kiosques ? (Djaout, 1991 : 128)

Finalement, grâce à son invention, Sidi-Mebrouk ne fera pas seulement partie des paysages «chers à sa mémoire», mais aussi de sa vie future puisque «Afin de récompenser l'inventeur Mahfoudh Lemdjad, la municipalité de Sidi-Mebrouk, à l'occasion d'une vente de terrains, l'a inclus d'office dans la liste des bénéficiaires» (Djaout, 1991 : 197). L'histoire de Lemdjad semble donc pouvoir se lire comme une invitation à espérer que tous pourront, un jour, comme lui, être «adoptés» par la nouvelle cité et participer à son édification.

### **Nous devons être terribles : défendre le pays contre son propre peuple**

Or, une telle lecture n'est possible qu'en faisant abstraction de l'histoire de Menouar Ziada dont le suicide jettera un tout autre éclairage sur ce conte de fée du métier à tisser rénové. Dans l'optique de la lecture conjointe des romans de Dib et de Djaout que nous tentons ici, Menouar Ziada apparaît en quelque sorte comme l'incarnation d'Omar quelque 30 ans après la révolution et son histoire semble plutôt confirmer les paroles qui se voulaient réalistes de Hamdouche. Berger dans un village où l'on ne survit que de peine et de misère, Ziada fait partie de ces paysans transformés en maquisards et dont certains, par la suite, compteront parmi les privilégiés auxquels on attribue des logements confortables sinon des villas luxueuses en guise de récompense pour leur contribution à la révolution. Or, Menouar lui-même sera graduellement confronté au fait que la révolution n'aura guère changé les choses, que la majorité se trouve encore à trimer pour une élite qui s'empare de toutes les richesses du pays, à cette différence près que ces privilégiés sont désormais les indigènes et non plus des étrangers. Contrairement à ce que la rhétorique officielle tente de faire croire, l'époque des dépossessions et des spoliations et autres abus n'est pas révolue. Ainsi, les discussions qui ont lieu dans les bars et les restaurants des quartiers populaires que fréquentent Lemdjad et ses amis ressemblent passablement à celles des tisserands chez Dib.

Mahfoudh médite sur cette nouvelle forme de dépossesion, de spoliation : l'impossibilité d'avoir un chez-soi, un lieu intime, un territoire. [...] - Tu vois pourtant ce qui se construit, des cités qui émergent de partout, jusque sur les terres agricoles.  
– Mais les gens du pouvoir sont là pour tout intercepter : tout ce que le pays produit est pour eux. Il leur faut des appartements à eux, à leurs enfants, à leurs frères, à leurs neveux, à leurs cousins, à leurs parents par alliance, à leurs multiples maîtresses. Comme ce sont des gens aux appétits énormes et aux familles nombreuses, tu devines un peu les dégâts que cela provoque. Mais il ne leur faut pas uniquement des appartements et des garçonnières, il leur faut aussi des pharmacies, des cabinets médicaux, des bureaux d'études, des salons de coiffure, des pâtisseries et des pressings, sans compter les appartements qu'ils ne prennent pas eux-mêmes mais qu'ils monnaient. Alors, tu comprends, le simple citoyen sans appui, qui a fait sa demande de logement il y a quinze ans, peut encore attendre quinze autres années et mourir avec l'espoir que ses petits-enfants seront logés. (Djaout, 1991 : 106)

Or, Menouar qui, jusqu'au moment où il se trouve impliqué par les Vigiles dans l'histoire de Lemdjad, ne se pose pas trop de questions, commence à entrevoir quelque peu cette vérité, avant d'y être confronté brutalement lorsqu'on le désigne comme celui qui doit à nouveau se sacrifier pour «rendre service à son pays» (Djaout, 1991 : 176). Ainsi, lorsque Skander Brik lui recommande d'être encore plus vigilant, il se demande finalement quels intérêts on lui demande de défendre.

– Il convient d'être plus vigilant à l'avenir. Tu sais le rôle qui nous échoit en tant que premiers défenseurs et fondateurs de ce pays.  
Menouar Ziada a envie de dire que ce pays appartient à tous ses citoyens et qu'il ne comprend pas toujours cette manie des anciens combattants de vouloir le défendre contre son propre peuple. Et puis, défendre quoi exactement ? Le pays ou leurs privilèges ? D'avoir libéré cette terre leur confère-t-il le droit de tant peser sur elle, de

confisquer aussi bien ses richesses que son avenir ? Mais il aurait fallu beaucoup plus de courage qu'il n'en a pour que ce genre de discours franchisse la distance incommensurable qui sépare ses pensées de sa langue. (Djaout, 1991 : 111)

N'osant rien dire, Menouar deviendra la proie de ce «monstre» qu'avait annoncé le discours de Hamdouche et qui, chez Djaout, prend le visage de Skander Brik, lequel, pour justifier son choix de Menouar comme bouc émissaire, ne se gêne pas pour déclarer que Menouar est un individu superflu.

– Mon choix s'est porté sur Menouar Ziada, non seulement parce qu'il ne nous opposera pas de résistance, mais aussi parce qu'il est un membre peu utile de notre société. Il n'a même pas fait d'enfants pour le défendre ou tout au moins le regretter. Nous sommes d'accord sur un point : toutes nos actions doivent avoir pour objectif la santé de notre société. La perte de Menouar Ziada sera un élagage et non pas une amputation; c'est une perte qui n'affligera personne. Il disparaîtra comme une lettre à la poste. Je crois même que tout le monde y gagnera. (Djaout, 1991 : 166)

Et le vieux Ziada, lorsque Brik lui annonce que les Vigiles l'ont désigné pour rendre ce «service inestimable» à son pays (Djaout, 1991 : 176), comprend aussitôt qu'il devra se plier à leur volonté.

Et pourtant, Ziada aussi croyait bien avoir été *adopté* par la grande famille unie de l'Algérie nouvelle. Cette fin tragique du paysan devenu combattant de la liberté souligne donc de manière dramatique, si besoin était, que l'histoire de Lemdjad est bien trop belle pour y croire. Or, ni Lemdjad ni le lecteur n'étaient dupes de la grande cérémonie conçue pour honorer ce nouveau héros national. Il est clair qu'il s'agit d'une rhétorique démagogique destinée à récupérer cette reconnaissance obtenue d'abord, par Lemdjad, à l'étranger pour qu'elle serve les intérêts du pouvoir et surtout pour qu'elle ne lui nuise pas. Et, dans la mesure où le personnage est conscient qu'il ne s'agit aucunement d'une reconnaissance véritable de son génie d'inventeur ni de la valeur (même symbolique) de sa petite machine, et que cette aventure lui aura au moins permis de rendre hommage publiquement à sa grand-mère et tous ces tisserands qui triment anonymement pour le bien-être des autres, Lemdjad et le lecteur pourraient encore se bercer dans *l'illusion* qu'il n'y a rien perdu non plus.

L'histoire de Menouar Ziada sert donc à démystifier définitivement et radicalement toutes ces rêveries idéalistes en soulignant que Lemdjad est désormais engagé dans un parcours qui risque fort de ressembler à celui de Ziada. Sorti de l'anonymat, il aura son heure de gloire et peut-être même un logement confortable, mais une fois «adopté» par la grande famille, c'est elle qui décidera de son sort. Au mieux, on l'ignorera, au pire, si l'on le juge encombrant, on le fera disparaître. Comme les tisserands chez Dib, comme les bergers et autres laissés pour compte des villages comme celui de Ziada, les petits professeurs, fussent-ils inventeurs, n'intéressent les dirigeants que dans la mesure où ils peuvent être *utiles* à leurs ambitions. Ils feront peut-être l'objet de quelques beaux discours de reconnaissance hypocrite jusqu'à ce que l'on ne puisse plus rien en tirer et qu'on les jette aux oubliettes. Les objets et personnes démodés finissent au dépotoir.

Pris ensemble, ces deux romans se lisent donc comme une mise en garde dégrisante et même effrayante contre la tentation de se laisser emporter par des rêveries du « malgré tout », rêveries puissantes des démunis qui donnent prise à toutes sortes de manipulations. À l'heure de l'intégrisme, cela ne constitue sans doute pas une grande découverte, mais la mise en scène dramatique dans les deux romans de cette récupération cyclique des rêves du peuple par le pouvoir invite tout au moins à rêver autrement. Méfions-nous du «malgré tout»!

## Notes

<sup>1</sup> Il s'agit d'un concept de la sociocritique développé par Claude Duchet. Comme d'autres articles du présent volume, cette lecture de Dib et Djaout s'inscrit dans le cadre théorique de la sociocritique. Par ailleurs, les réflexions qui portent plus spécifiquement sur le «malgré tout» renvoient à la problématique générale traitée dans ce volume et dépliée par Djemaa Maazouzi dans son introduction.

<sup>2</sup> Nous n'avons trouvé aucune étude qui s'intéresse à cette «parenté» entre les deux textes. Par ailleurs, alors qu'on relève souvent ce que l'on perçoit comme l'héritage de Zola dans l'esthétique «naturaliste» de la trilogie de Dib, il ne semble pas non plus y avoir d'étude comparatiste d'envergure portant sur la représentation du milieu ouvrier (notamment celui des tisserands) chez les deux écrivains.

<sup>3</sup> C'est ce «tissu» de langages qui donne au roman tout son sens historique, comme le souligne Nadjet Khadda : «davantage que le discours politique, c'est l'émergence de paroles non patentées, proférées par des marginaux (paysans, femmes) cherchant comme à haute voix à comprendre leur sort qui donne son épaisseur historique au roman. Cette efficacité est démultipliée par la flambée métaphorique qui parcourt *Le Métier à tisser* et l'écho des chants inspirés de poésie populaire [...] » (2003 : 49). L'on note cependant que Khadda ne précise pas en quoi consiste cette «flambée métaphorique» dans *Le métier à tisser*, roman auquel elle ne consacre en fait que quelques lignes, dans cet ouvrage.

<sup>4</sup> Voir en fin de section les remarques sur la fin du roman.

<sup>5</sup> Notre lecture diverge ici de celle de Soumya Ammar Khodja qui ne voit que résignation et fatalisme dans l'attitude religieuse des personnages (1995 : 48-50). L'on note par ailleurs que cet appel à la «piété active» se lit aujourd'hui comme une préfiguration de l'intégrisme, conférant une certaine dimension visionnaire à l'œuvre de Dib.

<sup>6</sup> Marie Naudin note que le retour au village se lit comme une rêverie utopique ancrée dans les souvenirs de l'enfance : «chez Djaout le retour au village relève de la métaphore. C'est le recours aux forces vives qui permettent de surmonter les difficultés comme les Algériens y ont été habitués durant l'enfance. Le village est moins un refuge qu'un bain de jouvence, un stimulant» (1996 : 88). Ce n'est sans doute pas la valeur métaphorique du village tel qu'il se présente dans *Les chercheurs d'os*, mais les personnages du roman *Les Vigiles* vont effectivement y puiser des souvenirs d'un bonheur et d'un dynamisme perdus.

<sup>7</sup> La modestie de Lemdjad, qui ne prétend pas inventer mais seulement réinventer, fait écho à une discussion entre Mammeri et Djaout concernant la part d'invention chez l'écrivain. Posant la question de la vérité de la fiction, Djaout postulait : «la vérité d'un roman [...], dans toute œuvre de fiction, qu'est-ce que c'est ? L'exacte reproduction de la réalité derrière la trame inventée ? Alors le meilleur des peintres c'est un bon photographe et il n'y aurait plus besoin de Raphaël. Une réalité triée, peignée, retraduite ? [...] Et puis enfin, si l'art est création, comment ne pas admettre qu'il puisse y avoir une œuvre entièrement détachée de tout souci de référence au réel, une sorte de création absolue ?» Mammeri répond : «Personnellement je pense que le problème ne se pose pas de cette façon abrupte en termes de choix manichéen. Dans le pratique je crois qu'il est difficile et à vrai dire impossible de dissocier l'un de l'autre des deux modes : peut-on réellement inventer dans une espèce de stratosphère entièrement coupée de tout contact avec la terre, sans aucune référence au monde existant ? Et, à l'inverse, peut-on rendre les choses dans une sorte de parfaite nudité, sans que nos vœux, nos répugnances, le prisme déformant de notre vue les affectent (et donc les ré-inventent) ?» (1987 : 32-33).

<sup>8</sup> Dominique Fisher souligne l'ironie qui accompagne cette dérision des autorités qui se livrent à la récupération de l'invention de Lemdjad, après lui fait faire un parcours kafkaïen : «le caractère caustique de l'ironie se renchérit par le fait que la machine à tisser, instrument féminin, sera finalement récupéré par les autorités officielles. Elle deviendra un instrument de gloire nationale, dès qu'elle sera reconnue en tant qu'instrument masculin et que produit d'une invention scientifique» (203-204).

<sup>9</sup> Cette conclusion rejoint celle, plus générale, tirée par Marc Angenot dans sa conférence du 26 août 2010, «Le procès de l'utopie : utopies, science de l'histoire, idéocraties». La bonne volonté de Lemdjad conjuguée au sort réservé à Ziada, dans le roman de Djaout, constitue clairement un tel «procès de l'utopie».

## Bibliographie

Ammar Khodja, S. 1995. «Le peuple est le royaume de Dieu...» : Expressions de la religion dans *Le Métier à tisser*. *Itinéraires & contacts de cultures*, vol. 21-22, n° 1 & 2, pp. 45-50.

Angenot, M. 2010. «Le procès de l'utopie : utopies, science de l'histoire, idéocraties». Conférence organisée par le CRIST disponible sur : [radiospirale.org](http://radiospirale.org)

Dib, M. 1974 [1957]. *Le métier à tisser*. Paris : Seuil, Points.

Djaout, T. 1984. *Les chercheurs d'os*. Paris : Seuil, Points.

----. 1991. *Les Vigiles*. Paris : Seuil, Points.

Fisher, D. 2007. *Écrire l'urgence : Assia Djebar et Tahar Djaout*. Paris : L'Harmattan.

Khadda, N. 2003. *Mohammed Dib. Cette intempestive voix récluse*. Aix-en-Provence : Édisud.

Mammeri, M. 1987. *Entretien avec Tahar Djaout suivi de La cité du soleil*. Alger : Laphomic.

Naudin, M. 1996. «Tahar Djaout : paysage métaphorique de l'Algérie». *The French Review*, vol. 70, n° 1, pp. 81-89.